



BLAU

CIE RALBA
CRÉATION 2024

LA COMPAGNIE EN QUELQUES MOTS

La Cie Ralba, compagnie de danse-théâtre, est fondée en 2023 en Auvergne Rhône Alpes.

Madeleine Ré et Aurore Jeantet se rencontrent en formation de danse au CFDD de Lyon plusieurs années auparavant. Elles partagent trainings, scènes ouvertes musicales et le désir de créer ensemble grandit de plus en plus.

Aurore intègre le CFMI de Lyon et se dirige vers la polyphonie vocale tandis que Madeleine continue de se former en danse contemporaine et théâtre physique. C'est la rencontre avec la comédienne Théodora Stasinopoulou qui provoque l'élan vers la création collective.

Tout part du désir d'expérimenter et de traverser tous les moyens d'expression disponibles à la création de plateau. La compagnie Ralba ce sont des chanteuses qui dansent, des danseuses qui jouent et des comédiennes qui chantent.

BLAU, création 2024, est le tout premier spectacle de la compagnie.



CHRONOLOGIE DE LA CRÉATION

Tout commence par la découverte du milieu ouvrier Cévenole contemporain de la première révolution industrielle qui se constituait essentiellement de soieries. Nous constatons alors que, des champs de mûriers servant à nourrir les vers à soie jusqu'au tissage des étoffes, la main d'œuvre féminine est omniprésente d'un bout à l'autre de la chaîne de production. De témoignage en témoignage, nous découvrons le quotidien de ces femmes, leur rapport au travail, au mouvement et à la musique.

Ce qui nous frappe en premier, c'est **la relation étroite entre le geste, le chant et l'environnement**. Toutes parlent d'un vacarme perpétuel qui enveloppe dès que l'on entre dans l'usine. Le bruit de la machine, c'est le bruit de son mouvement, inlassable, assourdissant. Et ce ballet-opéra ne se termine que lorsqu'il n'y a plus personne pour le faire exister. Pour s'approprier leur quotidien, et contrecarrer la monotonie et la grande pénibilité de leur tâches, les ouvrières chantent. Toujours en patois, car « le français est la langue de la bourgeoisie ». Aux gestes millimétrés et minutieux demandés par le travail de la soie que l'on répète inlassablement de sept à vingt heures, s'ajoutent des respirations, des rythmes et des mélodies.

Avec comme basse soutenue et incessante le bruit produit par leur environnement, des airs entonnés à plusieurs sur le pays, la complainte et l'amour deviennent partie intégrante de leur mouvement à elles. Le bruit de la machine et la voix participent ensemble à une symphonie du travail et ce que l'on retrouve au centre, c'est le corps de l'ouvrière, sa présence et son mouvement.

Fortes de cette découverte du lien étroit entre mouvements répétitifs et chants, nous élargissons alors nos recherches au milieu ouvrier féminin jusqu'à nos jours. Vient alors **la question du rapport au travail**. Pour beaucoup de ces femmes, le travail à l'usine est étroitement lié à leur émancipation du foyer. L'élan de départ est de tendre vers un espace à s'approprier, en dehors de ce que l'on attend d'elles à la maison. Pour d'autres c'est pouvoir faire le choix de ne pas construire de foyer, d'être auto-suffisante.

Par ailleurs, dans la chaîne de production, la place de l'ouvrière est cruciale. Sans elle, pas de mouvement. Sans elle pas de rendement. Chaque geste dépend du geste précédent, et crée le geste suivant. L'on fait donc partie d'un grand tout, l'individu est un rouage indispensable au bon fonctionnement de la grande machine.

Cet idéal de la vie d'usine comme un espace permettant l'émancipation et l'épanouissement dans la communauté est, l'on s'en doute, bien vite mis à mal. La pénibilité des tâches, les horaires prolongées de pointage couplées avec des salaires misérables participent à une aliénation de l'individu. Le travail blesse, l'on se brûle dans les cuves, il fait froid et une simple erreur de montage peut parfois vous coûter un ongle, un doigt ou pire. Il n'y a pas de place pour la fatigue, bientôt le sentiment de se trouver au milieu de camarades se transforme en un isolement crasse où l'on ne peut compter que sur sa propre force de travail. Les autres n'attendent pas, la machine doit continuer de tourner, avec ou sans vous et un poste abandonné est bien vite remplacé.

A l'usine, l'on chante donc certes pour maintenir le rythme, mais surtout pour se sentir plus libre. La voix est le seul instrument du corps qui n'est pas totalement absorbé par les mouvements de la machine, le seul espace encore disponible de mouvement organique. Les histoires racontées sont universelles, elles créent de nouveau l'ensemble, lient les ouvrières les unes aux autres. Tantôt tristes, tantôt joyeux, ces chants rappellent le dehors, la nature, la vie. Et parfois la lutte pour un quotidien meilleur.

MISE EN SCÈNE

Au plateau un looper, un micro, trois tabourets et un entrelacs de fils bleus. Le spectacle alterne entre **chant acoustique et amplifié, entre gestes quotidiens et gestes métaphoriques.**

Les tabourets, postes de travail interchangeables permettent de construire et reconstruire des espaces. Au centre du dispositif se trouve le looper. Les superpositions de voix créent l'environnement sonore de l'usine : la machine est comme un traducteur entre le mouvement vocal et le mouvement dansé. Le looper est nécessaire à la création du mouvement mais pour autant nécessite le geste de quelqu'un pour fonctionner. Les contraintes imposées par l'utilisation du looper demandent aux interprètes des aller-retours entre chant et mouvement, des changements de rythme et d'espace. A la fois instrument et contrainte, le looper devient la machine-usine matérialisée. La voix entre dedans, se superpose à d'autres voix, et permet ainsi au reste du corps de trouver une musicalité.

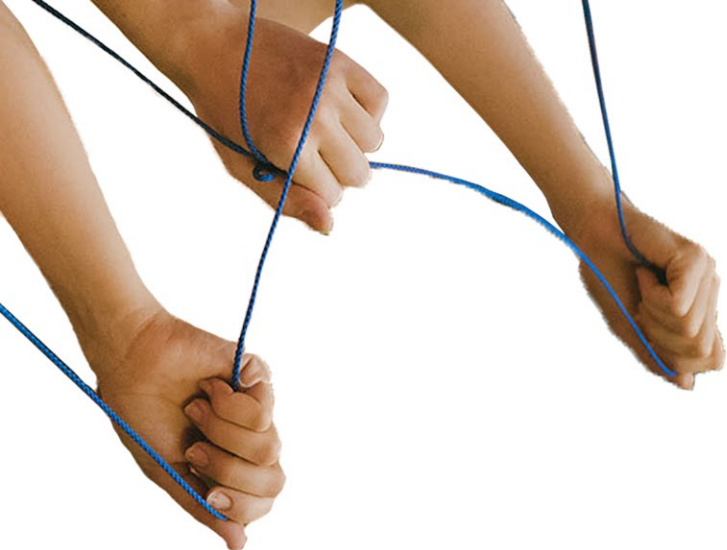
C'est sur ces boucles de voix que la danse apparaît. Nous nous sommes d'abord inspirées de gestes récurrents propres aux soieries. Nous avons ainsi créées des boucles de mouvements précis à partir de la musicalité de chaque boucle vocale. Ces gestes sont interchangeables, passent d'une danseuse à l'autre, se retrouvent parfois à l'unisson. Ils s'amplifient parfois jusqu'à devenir une forme de transe, de brouhaha du corps duquel on ne peut s'échapper que si la voix s'arrête. Puis la machine déraile. On ne sait pas bien dire si ce chaos naît du mouvement ou de la voix mais la machine suit jusqu'à l'épuisement.

Nous avons favorisé l'irruption du sens par la création d'images . Le formica des tabourets signent une esthétique de la fin du XXe siècle et créent un contraste avec des chants traditionnels de la fin du siècle précédent. De la même manière, les costumes, des bleus de travail de notre époque, contribuent à la création d'une atmosphère d'usine hors du temps. Nous avons voulu nous approprier le bleu de travail, vêtement traditionnellement masculin comme pour rappeler l'évolution de l'affirmation, de la révolte des femmes dans une société régie encore et toujours par la seule valeur du travail. Où la construction de l'identité se fait par une injonction à la tâche à laquelle on ne peut pas échapper, où l'indépendance de la femme, comme sa vie, doit se « gagner » en travaillant.

Le titre du spectacle, « **Blau** », est d'ailleurs issu de ce bleu. Cette couleur est associée au travail dans l'imaginaire collectif, et ici la langue occitane permet d'ancrer le propos dans le sud de la France d'où sont originaires deux des co-metteuses en scène.

“LA MASSE ÉNORME DU BRUIT VOUS AVALAIT D'UN COUP LORSQUE VOUS PÉNÉTRIEZ POUR LA PREMIÈRE FOIS DANS L'USINE. ENSUITE, ON S'HABITUAIT, ON COMPOSAIT AVEC POUR APPRENDRE À COMMUNIQUER MALGRÉ TOUT, POUR NE PAS SE LAISSER ENVAHIR.”

Pour voir le teaser cliquez **ICI**



MATERIAUX ET INSPIRATIONS

Buta butèrna – La Talvera

Los vièlhs se son batuts pel pan e la menèstra
En quilhant naut lo punh anavan a la batèsta
Per un pauc de progrès ò quantes son tombats
Tuats o ben nafrats, preses o exiliats
Tantes an resistit ò paura umanitat
Tot çò qu'avián ganhat lo nos tenon panat.

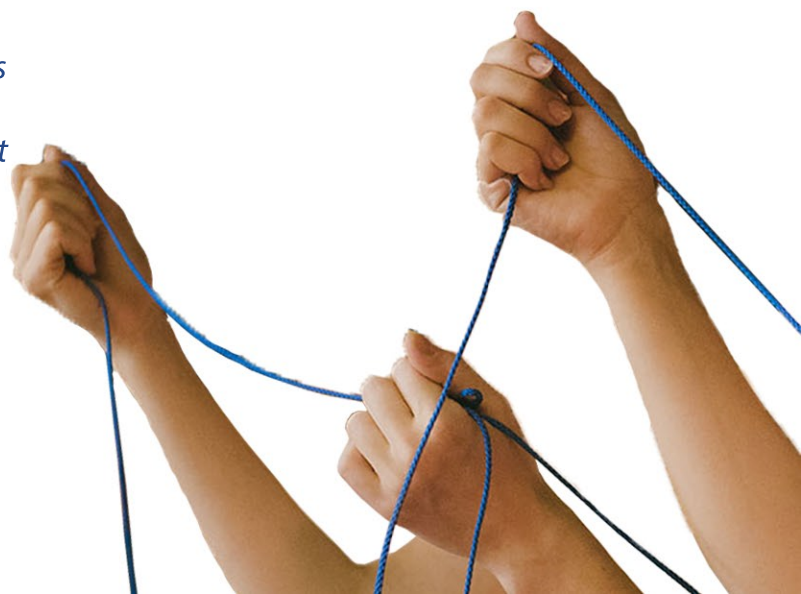
Leu pensi als païsans obrièrs e minaires
Que sortissián del cròs e de totes los caires
N'ai l'arma que me dòn pas que de ie pensar
Roges venon los ròcs al mur dels federats.
Ren los fasiá tremblar los fasiá recuolar
Per trenta de tombats èran un milierat.

*Les anciens se sont battus pour le pain et la soupe
En levant haut le poing ils allaient à la bataille
Pour un peu de progrès ô combien sont tombés
Tués ou bien blessés, emprisonnés ou exilés
Nombreux ont résisté ô pauvre humanité
Tout ce qu'ils avaient gagné ils sont en train de
nous le voler.*

*Je pense aux paysans, ouvriers et mineurs
Qui sortaient des puits et de tous les recoins
Mon âme me fait mal rien que d'y penser
Rouges deviennent les pierres au mur des fédérés
Rien ne les faisait trembler ne les faisait reculer
Pour trente qui tombaient ils étaient un millier.*

*Pousse camarade et pousse bien, nous tenons les
barricades
Pousse camarade et pousse bien, ils ne passeront
pas.*

Buta butèrna, e buta plan,
Tenèm las barricadas
Buta butèrna e buta plan
Que non passaràn pas.





LA CONDITION OUVRIÈRE, SIMONE WEIL, 1951

« L'usine pourrait combler l'âme par le puissant sentiment de vie collective que donne la participation au travail d'une grande usine. Tous les bruits ont un sens, tous sont rythmés, ils se fondent dans une espèce de grande respiration du travail en commun. Il est enivrant d'en faire part. C'est d'autant plus enivrant que le sentiment de solitude n'en est pas altéré. Il n'y a que des bruits métalliques, des roues qui tournent, des morsures sur le métal. Les bruits ne parlent ni de nature ni de vie, mais de l'activité sérieuse, soutenue, ininterrompue de l'homme sur les choses. On est perdu dans cette grande rumeur, mais en même temps on la domine. Sur cette basse soutenue, ce qui ressort tout en s'y fondant, c'est le bruit de la machine qu'on manie soi-même.

On ne se sent pas petit comme dans une foule, on se sent indispensable. Les courroies de transmission font apparaître cette unité de rythme que tout le corps ressent par les bruits et par la légère vibration de toutes choses. (...)

Si c'était cela, la vie d'usine, ce serait trop beau. Mais ce n'est pas cela. Ces joies sont des joies d'hommes libres. Ceux qui peuplent les usines ne les vivent pas, parce qu'ils ne sont pas des hommes libres. On ne peut les sentir que lorsqu'on oublie qu'on est pas libres. Un ouvrier peut rarement l'oublier, car l'étau de la subordination lui est rendu sensible à travers le corps et les mille petits détails dont est constituée une vie. (...)

Au niveau de l'ouvrier, les rapports établis entre les différents postes, les différentes fonctions, sont des rapports entre les choses et non entre les hommes. Les pièces circulent avec leurs fiches, l'indication du nom, de la forme, de la matière première. Elles ont un état civil. On pourrait presque croire que ce sont elles les personnes, et les ouvriers qui sont des pièces interchangeables. Les choses jouent le rôle des hommes, les hommes jouent le rôle des choses. (...) C'est pourquoi chaque souffrance physique inutilement imposée, chaque manque d'égard, chaque brutalité, chaque humiliation même légère semble un rappel qu'on ne compte pas et qu'on n'est pas chez soi. Tous les ouvriers d'usine ou presque ont quelque chose d'imperceptible dans les mouvements, dans le regard, et surtout au pli des lèvres, qui exprime qu'on les a contraints de se compter pour rien. »

BIOGRAPHIES

MADELEINE RÉ

Madeleine danse depuis toujours. Le soir après l'école jusqu'au lycée et le matin avant la fac après son bac. Elle commence sa formation professionnelle en danse contemporaine au Conservatoire régional de Lyon en 2015 puis en formation continue au Centre de Formation Désoblique en 2017. La formation et ses nombreux intervenants lui permettent de découvrir entre autres la technique Gaga et les univers chorégraphiques de William Forsythe et Pina Bausch. Elle est alors séduite par la danse-théâtre et par des techniques d'improvisation basées sur la sensation et l'exploration entre liberté et contrainte. Après cette formation initiale et une licence de Cinéma & Photographie à l'Université Lyon 2, Madeleine continue de se former au gré de nombreux stages et formations avec entre autres Thomas Hauert (Cie ZOO), Nadine Gerspacher (Cie Nadine Gerspacher), Christophe Garcia (Cie La Parenthèse). Mais c'est sa rencontre avec Yves Marc (Le Théâtre du Mouvement) qui la décide à s'intéresser de plus près à la théâtralité du mouvement dansé.

En 2020, elle rejoint la Cie Ligne de Fuite pour la création jeune public «Vilain Canard» où elle découvre la manipulation d'objets. Elle danse actuellement au sein de la Cie YERAZ – Yvan Gascon dans deux créations participatives, Fêtes ! (2022) et INYEON (2024).

En parallèle, Madeleine maintient une pratique du chant régulière et intègre le groupe Satin Doll Sisters en 2023 où elle mêle pour la première fois polyphonie et danse.



Née à Patras (Grèce) en 1992, Theodora est comédienne. Elle commence sa formation par la danse à Athènes. En 2013, elle découvre la méthode de travail de Pina Bausch grâce à Daphnis Kokkinos, danseur de la compagnie Tanztheater Wuppertal Pina Bausch. Elle travaille avec lui pendant trois ans lors de ses stages professionnels de danse-théâtre. Elle poursuit sa formation artistique, en danse et en théâtre, d'abord en Italie puis en France.

En 2017, elle rencontre la comédienne Elisabeth Saint-Blancat, ancienne directrice du Théâtre des Clochards Célestes à Lyon. Elle se forme à ses côtés en parallèle avec ses études théâtrales à l'université Lyon 2.

Passionnée par la voix et les histoires, elle fait deux formations sur la voix-off à Lyon.

Elle fait des projets de théâtre avec des écoles et elle monte des spectacles avec des amateurs. Elle travaille avec des compagnies différentes (Nième Compagnie, Ô les mains, Atelier de l'exil, Cie Rêve de Carpe, Electra 5) et principalement avec deux compagnies : la Cie Télémaque avec la création « Refuge » et la Cie Ralba avec la création « BLAU », des projets de danse-théâtre et de chant polyphonique.

Elle a des expériences dans l'audiovisuel (films et publicité) et elle prépare également des projets autour de podcasts audio en grec et en français.

THÉODORA STASINOPOULOU

Aurore entre dans le monde de l'art à l'âge de 11 ans par la porte du théâtre et de la danse en Lozère. Elle intègre en 2016 la formation de danseur interprète du CFDD de Lyon en parallèle à ses études de lettres modernes et histoire de l'art à l'Université Lumière Lyon 2. Elle s'initie ainsi à différentes techniques comme la technique Alexander, Graham, le contact impro et se prend de passion pour des chorégraphes tel que Pina Bausch et Anne Teresa De Keersmaeker.

En 2018, elle intègre le CFMI de Lyon où elle obtient un master et un diplôme de musicienne intervenante puis se forme pendant 2 ans au chant jazz à l'ENM de Villeurbanne.

Sa voix puise sa force dans le gospel et les musiques afro-américaines qu'elle découvre avec Pascal Horecka dans le chœur Gospel Joy puis dans le projet Gospel Philharmonic Expérience à l'Auditorium de Lyon. Elle voyage à travers les styles en passant par la funk et le jazz, les musiques du monde avec le groupe vocal a capella Asà Trio, les musiques électroniques... En 2023, elle intègre les Satin Doll Sisters et le Collectif InterDisciplinaire, avec la création de « Splendeur et Décadence », projets dans lesquels elle approfondit le mélange des arts par la danse-théâtre, le chant polyphonique et le jeu burlesque.

AUORE JEANTET

CIE RALBA

COMPAGNIERALBA@GMAIL.COM

+33633712686



@RALBA.CIE